YANNIS A. SKOURTIS

# *La Grèce et Eugène Sue*

## L'image de la Grèce dans les activités socio-littéraires de l'écrivain

*A la mémoire de René Guice, professeur à l'Université de Nancy*

DANS QUELLES CIRCONSTANCES EUGÈNE SUE PRIT-IL CONTACT AVEC la Grèce? Sa biographie nous le présente soit à bord d'un bateau de guerre soit composant des récits étroitement liés à la Grèce et aux Grecs. Voilà pourquoi certains intellectuels Grecs, qui connurent les détails de sa vie et de son oeuvre, sans vérifier le lien fondé de leur impression, osèrent faire l'éloge du romancier populaire en le traitant de philhellène.

Mais pour parvenir à éclairer les rapports de Sue avec l'hellénisme il est certain qu'on doit suivre des sentiers perdus. Ils ont été effacés par le temps mais aussi par l'abandon et le mepris des critiques littéraires[1] pour cet homme de lettres dont les romans furent appréciés surtout par le grand public français mais plus guère estimés à l'heure actuelle sauf par certains spécialistes.

Il s'agit donc d'une entreprise ingrare, si l'on considère seulement, d'une manière superficielle, son oeuvre créatrice mais le chercheur, qui lui s'avance avec soin et intérêt sur ce terrain littéraire considéré comme mineur, s'étonne à l'examen de cet univers particulier d'y faire encore des trouvailles, des découvertes intéressantes, susceptibles d'éclairer d'un jour nouveau le petit talent de Sue, devenu pourtant roi de la littérature populaire.

L'auteur de romans maritimes, historiques et populaires, Eugène Sue a fait ses premiers pas hésitants dans le domaine littéraire en 1829. A partir de cette année il se joint à Nodier, Lamartine, Sainte-Beuve, Dumas, Musset, Balzac, Vigny et à bien d'autres qui étaient ou qui allaient devenir l'élite intellectuelle. Mais bien avant ces fréquentations littéraires Sue s'était déjà familiarisé avec le monde de la mer, grâce à ses multiples voyages aux

Antilles, aux îles du Pacifique, ces lieux exotiques et, enfin dans le bassin méditerranéen où Sue, en 1827, exécuta une mission en mer Egée et en mer Ionienne, en qualité de médecin auxiliaire. Qu'il participe activement à la fameuse bataille de la rade de Navarin, ou qu'il rêve parfois à la Grèce et aux Grecs après cet événement historique, Eugène Sue nous interroge et nous incite à étudier attentivement sa vie mouvementée et son oeuvre naïve pour y découvrir, la nature de ses relations avec l'hellénisme.

Nous nous pencherons tout d'abord sur les événements qui ont marqué sa jeunesse, liés à la Méditerranée et ensuite nous rechercherons les traces de la Grèce dans son oeuvre litéraire. Après quoi il sera possible de préciser l'aspect de ses rapports avec la Grèce — et d'en définir le caractère et les qualités.

Certes la solution de ce problème exige de pénétrer avec prudence dans les secrets d'un domaine littéraire quasi méprisé suscitant de multiples risques, ennuis et surprises littéraires. C'est un phénomène qui arrive à tout chercheur attiré par le charme du XIXe siècle et le plaisir de mettre à jour des textes, des ouvrages de littérature populaire totalement oubliés. Il s'y introduit poussé plutôt par la tentation de la curiosité que par le désir de chercher les liens possibles d'Eugène Sue avec l'univers grec.

Ces rapports n'ont par encore fait l'objet d'études approfondies, c'est pourquoi ce travail est orienté vers l'examen de l'hellénisme de Sue —ou plutôt le niveau de sa relation exacte avec l'univers grec— et vers les sources de son inspiration, pillage intellectuel, s'appuyant sur l'édition philhellène de l'époque, comme cela apparaît dans une partie importante de certains compositions de jeunesse et de maturité.

A travers les textes oubliés ou ignorés, du XIXe siècle et les matériaux documentaires provenant, soit des Archives de la Marine Française, soit des journaux français ou grecs, il sera possible de développer ce travail, et de réveler l'image de la Grèce dans l'oeuvre d'Eugène Sue. L'écrivain n'utilisait pas seulement l'image de la Grèce moderne dans ses débuts littéraires, époque où il menait à Paris une vie dissipée, mais il parlait aussi de la Grèce durant sa... "maturité intllectuelle" —si on peut parler de maturité littéraire chez Sue— obligé qu'il était de travailler durement, voire fièvreusement, pour gagner son pain quotidien.

La vie d'Eugène Sue était liée à le mer bien avant sa visite en Grèce et avant la publication de son premier roman maritime publié en 1831 [3]. Né le 5 pluviose an XII de la République —le 26 janvier 1804— dans une famille de chirurgiens Sue rompra assez vite avec les traditions familiales. Nous le

voyons toucher les instruments chirurgicaux pendant un certain temps et surtout durant la bataille navale de Navarin au cours de laquelle il exercera son art sur les nombreux marins blessés à bord du vaisseau de guerre *Le Breslaw*[3]. Bien que fils de médecin réputé à Paris, il ne fut pas lui-même médecin distingué, même pas simple médecin mais finalement médecin auxiliaire de l'armée française jusqu'en 1830.

Bien avant de se rendre en Grèce Eugène Sue assistait son père à l'hôpital de la Maison militaire du roi, rue Blanche, et il semplait accepter cette carrière tout en travaillant au fameux cabinet d'anatomie de son grand-père. Mais devant son incompétence son père se résigna à l'expédier à la frontière espagnole comme attaché au personnel médical des troupes chargées de contrôler les mesures sanitaires contre la fièvre jaune.[4]

Le 24 Janvier 1825 nous trouvons Eugène Sue à l'hôpital maritime de Toulon. Noues le suivons ensuite à Paris où, dandy, il mène la grande vie. Il contracte des dettes énormes en se livrant aux usuriers qui se rendent vite compte à qui ils ont à faire. Les conséquences de toutes ces spéculations désasteuses obligent Eugène Sue à revenir à Toulon où il reprend son service le 22 Mars 1825. Là, il ne montre pas non plus la moindre vocation médicale si l'on en croit l'opinion d'un de ses chefs, le docteur Fleury. Ainsi le 29 Octobre 1825 Eugène Sue envoie sa lettre de démission au ministère de la Guerre. Elle fut acceptée avec avis favorable et la mention "ce chirurgien sous-aide pouvant être remplacè sans inconvénient". Après décision du ministère, Eugène Sue fut rayé, le 22 Novembré 1825, de la liste des officiers de santé militaire. Il retourna à Paris estimant que l'art et surtout la peinture répondait à sa véritable vocation. Mais un jour, pour échapper à la colère de son père, dont "il avait égorgé, dépouillé, rôti et dévoré" le meilleur mouton de l'étable en faisant la fête avec ses amis, Eugène Sue sera obligé de quitter de nouveau Paris.[5]

Selon les Archives du Ministère de la Marine, nous trouvons les traces de son passage sur les régistres de la capitainerie du port de Brest, toujours comme chirurgien auxiliaire jusqu'en 1830.[6] Il officia à bord d'une corvette de charge, *Le Phône*, à partir du 21 Février 1826. Le navire visita les mers du Sud, les Iles du Pacifique; il quitta ce navire le 7 Avril 1827 pour embarquer dans la même journée à bord du *Foudroyant*, frégate avec laquelle il naviqua aux Antilles et aux Caraïbes.[7]

Le 14 Juillet 1827, le vaisseau de guerre *Le Breslaw*, mouillait dans le port de Brest. C'était le nouveau bâtiment sur lequel Eugéne Sue devait embarquer. Ce bateau devait appareiller d'Alger le 15 Août 1827 pour joindre

l'escadre du Levant à Milo,[8] cette belle île des Cyclades, dans la mer Egée. C'était peu de temps après la signature du traité de Londres conclu entre l'Anglenterre, la France et la Russie le 6 Juillet 1827 afin d'obtenir une solution convenable à la question grecque et á l'évolution des affaires d'Orient. Ce traité prévoyant le cessez-le-feu entre belligérants Grecs et Turcs fut accepté par le gouvernement hellénique et respecté par les combattants Grecs mais non par les Turcs et leurs alliés, les Egyptiens. Ces derniers décidèrent de poursuivre leurs opérations pour le débarquement des troupes musulmanes à Navarin, face à la côte du Péloponnèse occidental. Aucun bâtiment des flottes européennes n'intervint pour empêcher les Turco-égyptiens de débarquer. Les populations chrétiennes de cette région allaient subir à nouveau les tortures des musulmans. Cependant les flottes alliées du traité de Londres avaient reçu l'orde d'agir dans un but médiateur. Mais le sultan n'acceptait pas les conditions de ce traité et il refusait toujours de proclamer le cessez-le-feu. D'où la décision des Puissances alliées d'intervenir à Navarin, lieu de rassemplement des flottes musulmanes.[9] Les résultats de la bataille de Navarin nous sont connus. Les Turcs tirèrent les premiers sur les parlementaires anglais, la bataille commencée le 20 Octobre 1827, dura seulement cinq heures et demie et la flotte musulmane fut coulée quasi immédiatement.

Cependant Sue à bord du bâteau de guerre *Le Breslaw* découvrait la Mer Egée et la Mer Ionienne. C'est le point de départ du récit qu'il consacre aux événements survenus sur ces mers, car sa participation au combat naval de Navarin, bien ancré dans son subconscient et revivant, comme nous allons le voir plus loin, grâce à une occasion fortuite, se transformera en sujet littéraire qu'il intitulera d'abord *Le Combat de Navarin*.[11] Afin de satiraire ses ambitions littéraires, il compose ce roman maritime, qui, meprisé de nos jours par la plupart des critiques littéraires, met en lumière le courage de ses compatriotes combattant sur la mer de Pylos. Dans sa composition initiale *Le Combat de Navarin*, Sue décrivait exclusivement quelques instantanés des opérations militaires françaises menées avec les autres Puissances garantes de l'indépendance grecque. Soulignons au passage que Sue ne consacre de façon fortuite qu'une seule ligne de son roman à l'oppression des Turcs sur les Grecs.

Eugène Sue, en service médical à Navarin durant la victoire éclatante qui fit très peu de victimes parmi les Alliés mais de nombreuses chez les musulmans, vit le carnage, la tuerie, les six mille morts, les incendies sur la mer, les explosions sur les bateaux, les corps déchiquetés flottant à la

surface de la mer et colorant l'eau de leur sang. Tous ces détails vus, enregistrés dans le subconscient de l'écrivain, serviront, plus tard, de matériaux pour la rédaction de son premier roman. Mais d'autres scènes vécues également formeront le développement descriptif du *Combat de Navarin*.

Dans l'affrontement des bâtiments de guerre *Le Breslaw*, fut appelé à secourir d'autres bateaux français. Il fit face à deux frégates turques, il les attaqua et c'est ainsi que l'écrivain subit à bord de ce vaisseau de guerre le baptême du feu sans néanmoins se trouver mêlé directement au combat étant engagé comme chirurgien auxiliaire.[12] C'est pourtant par cette action qu'Eugène Sue fut un témoin authentique du carnage puisqu'il obtint même une lettre de félicitations du commandant du *Breslaw* "pour s'être signalé pendant et après la bataille de Navarin par le dévouement et l'habileté avec lesquels il avait soigné des blessés ayant arraché à la mort tous ceux qui pouvaient donner des espérances".[13] Cette citation efface les médisances selon lesquelles Eugène Sue avoua n'avoir accompli aucune prouesse chirurgicale et selon un témoignage "ce jeune chirurgien fit les amputations nécessaires avec toute la maladresse d'un novice jointe à l'aplomb d'un vieux chirurgien".[14]

Mais ces propos permettent de souligner que le récit du romancier mentionne seulement les prouesses des Français en mer grecque.

Peu importe qu'Eugène Sue n'ait pas pu suivre toutes les phases de la bataille navale. Cependant il avait vu, regardé et constaté, malgré lui les effets de ce sanglant combat:

> Nos premiers regards cherchèrent avidement les vaisseaux français. *Le Trident* avait peu souffert, *Le Scipion* était noirci par le feu d'un brûlot et *La Sirène* était démâtée de son mât d'artimon. Mais autour de nous, quelle scène de dévastations, une mer chargée de débris et de cadavres, des navites désemparés, criblés de boulets, à moitiè brûlés, des embatcations chargées de blessés et de mourants qui imploraient du secours, et plus loin un immense incendie que dévorait la flotte marchande, et faisait presque pâlir la lumière du soleil. A gauche, sur les rochers de l'ancien Navarin, deux belles frégates égyptiennes étaient échouées et le feu commençait aussi à les consumer. On voyait sur la côte des bandes de Turcs qui, la torche à la main, brûlaient leurs navires échoués, plutôt que de les voir pris par nos escadres. On peut avoir une idée de cet affreux tableau quand on saura qu'il restait à peine vingt navites d'une flotte de deux cents bâtiments de guerre ou de commerce [...].[15]

Quoi qu'il en soit quatre ans après cet événement historique, Eugéne Sue

ne manifeste d'aucune sorte son intention de composer sur cette base un récit historico-littéraire bien que l'art et la littérature en France fussent abondants, surtout pendant les années 1827-1829, en peintures et en poèmes honorant Navarin, la Grèce et les Grecs. Et —chose étonnante?— même des poètes, qui n'avaient jamais visité les côtes de Navarin, ni participé à la bataille navale, connaissaient tout des événements récents d'une histoire politique dont l'origine leur paraissait obscure. Ils n'ignoraient pas que la cause hellène était soutenue par les Puissances alliées, lesquelles avaient interêts à battre les Ottomans.[16]

Un bon exemple est celui de Victor Hugo qui, à cette occation, composa *Navarin*, poème paru dans *Les Orientales*, Il y évoque cette bataille navale d'une façon assez académique en soulignant le courage et la vaillance des combattants.[17] En ces mêmes années (1828-1829) la peinture elle aussi s'inspire de cette bataille navale et la victoire de Navarin figure dans le catalogue des Salons comme thème privilégié de la peinture officielle. [Navarin] "c'est un tableau qu'un pinceau seul peut retracer qu'une plume ne saurait rendre".[18]

Eugène Sue par contre ne montrera aucune sorte d'enthousiasme pour relater tout de suite cet événement historique dont il avait été un des acteurs. Bien que ce jeune homme fut parfaitement imprégné de cette réalité il songera à la décrire bien plus tard, sans doute parce qu'il n'avait pas encore choisi ses modèles littéraires.

Cependant *Le Combat de Navarin* qui lui permettait de s'introduire dans le monde littéraire de son époque, serait inspiré —chose curieuse?— par un intellectuel Français! qui, en 1831, exposait à Paris un ensemble de gravures sur la bataille de Navarin.

C'est à cette époque qu'Eugène Sue ayant peu se sujets littéraires à exploiter s'ouvrit à l'idée de rédiger le récit de son aventure personnelle, étant riche de toutes les expériences vécues durant ce fameux combat. De plus, à ce moment précis il était encouragé, par son ami journaliste Emile de Girardin, à publier dans *La Mode*.

C'est la raison pour laquelle Sue retournera obligatoirement une seconde fois en Grèce, en imagination, bien après le déroulement des événements. Jusqu'alors ce jeune dandy délapidant la grande fortune paternelle embarquait à bord de différents bateaux pour des voyages... d'agrément ou se réjouissait des charmes multiples de Paris. Manquant de maturité ce véritable "juif errant"préférait se divertir plutôt que s'occuper de littérature. Ceci jusqu'en 1829, année de la parution de son "Alexandrie", essai critique s'une petite exposition de peinture.

Jusqu'à présent il nous est impossible de qualifier Eugène Sue de philhellène pour avoir participé —contraint et forcé— à la fameuse bataille navale de Navarin (1827). En effet sa participation relevait du devoir et non pas de son philhellénisme, puisqu'il était engagé militaire. Quant à la composition du roman historico-littéraire sur Navarin elle sera due à l'ambition de l'écrivain de trouver un sujet de composition afin de se faire une place dans le monde littéraire de Paris, en publiant un roman maritime, très à la mode à cette époque.

Il est certain que les philhellènes applaudirent chaleureusement la victoire des Puissances alliées à Navarin mais Eugène Sue ne participa à aucune manifestation en faveur des Grecs. Au contraire, plus tard, en composant son roman sur Navarin, il médira même d'eux... Ce que Sue offrit à Navarin ce fut d'apporter à bord du *Breslaw* son aide aux seuls combattants Français blessés. On ne peut dire que cette attitude émane d'un philhellène.

L'expérience de Sue en mer grecque constitua pour lui un événement important: les images grandioses du carnage implacable restèrent à tout jamais gravées dans sa mémoire. Attendant le moment favorable à leur représentation littéraite elles revirent le jour pendant une période d'opulence où Sue pouvait alors se permettre de faire de la littérature comme cela se pratiquait dans le beau monde. Un fait anodin, une invitation d'Eugène Sue faite à James Fenimor Cooper pour aller visiter l'exposition d'un certain Charles Langlois en fut l'origine. Comme James Fenimor Coopr avait déjà adressé une lettre flatteuse à Eugène Sue pour sa nouvelle *Kernok* où il mettait en scène des pirates et leur vie de brigandage sur la mer, Eugène Sue, en remercienmennt saisit l'occasion d'inviter ce maître du roman maritime à cette exposition où affluaient parisiens, provinciaux et étrangers. Elle se tenait à Paris, rue des Marais, entre le Théâtre de l'Ambigu et le Diorama et présentait d'admirables peintures de la bataille navale ainsi que de nombreuses gravures sur le thème de Navarin.[19]

A la vue des gravures de Charles Langlois, illustrant l'assaut, le souvenir de sa participation à la bataille de Navarin se réveilla alors et le jeune écrivain eut l'idée et le désir de décrire les événements vécus. Il écrivait à ce propos qu'il lui restait à faire une mise au point, un "acte de conscience" selon ses propres termes: déclarer "qu'il lui était impossible de pousser plus loin la vérité, l'illusion et la poésie d'exécution" et que, plus heureux que les participants de la flotte, les Parisiens pourraient tranquillement embrasser d'un vaste coup d'oeil l'immense et magique spectacle d'un combat naval qu'il saurait "peindre" parce qu'il l'avait vécu sur le pont mouvant du navire.[20]

Il est donc clair que l'interntion profonde d'Eugène Sue, en 1831, n'était pas de faire l'éloge de la Grèce, —pays qui, par ailleurs, est présent dans son oeuvre *occasione data*— mais c'etait plutôt le moment pour lui de débuter en littérature maritime. Il y contribuera d'ailleurs en mettant en scène le pirate Kernok, le négrier Atar Cull, le marin militaire Pierre Huet dans *La Salamandre* et le contrebandier dans *El Gitano*. De plus, il ambitionnait d'entreprendre, lui le premier disait-il, une anthologie de la littérature maritime en langue française, oubliant ou ignorant une partie de la littérature romanesque du XVII siécle dont *Polexandre*.[21] Certainement cette idée lui vint après avoir subi l'influence de grands romanciers comme par exemple James Fenimor Cooper. Il s'en distingue cependant en faisant du récit de la bataille navale un reportage extrêmement précis et circonstancié, à la manière d'un journaliste.

Par ailleurs, Eugène Sue avait gardé uniquement à la première publication l'intitulé *Le Combat de Navarin* parce qu'il lui rappelait un moment extraordinaire plein de souvenirs tragiques et douloureux qui contrastaient avec la "dolce vita" qu'il menait à Paris dans le confort familial. De plus ses souvenirs d'ancien marin étaient un matériau facilement exploitable pour une pareille composition littéraire. Enfin il avait désiré, dans cette relation, manifester un geste de recommaissance envers d'excellents officiers de la marine royale, ses bons et chers camarades du *Breslaw*, dire tout ce qu'il avait vu de courage, de sang-froid et de folle témérité prodigués par eux dans cet affrontement meurtrier.[22]

Après tout *Le Combat de Navarin* n'était donc pour Sue qu'un récit français, écrit par un Français pour contenter surtout ses ambitions littéraires mais aussi pour satisfaire ses lecteurs français: les héros étaient tous français, agissant vaillamment et fortuitement sur la mer grecque, perdant leur vie dans ces contrées méditerranéennes et les lecteurs Français eux se délecteraient de ce récit juste le temps de la lecture. Rien de plus, rien de moins et rien d'autre pour la Grèce et les Grecs.

A noter encore que Sue, s'opposant jusqu'à un certain point à l'autorité, se moquait des Puissances de son époque et de leurs ambitions de cesser toute effusion de sang en Méditerranée orientale. Par conséquent comment lui réserver encore le titre de philhellène? Naturellement il parle de certains Grecs que lors de la bataille l'impressionnèrent beaucoup par leur comportement. Dans la préface d'*Atar-Gull* nous trouvons une citation sur le Grèce de 1827 et les Grecs rencontrés et admirés avant et après le combat naval à Navarin:

> Une autre fois, en Grèce, quelques jours avant le combat de Navarin, je vis pendant une heure, à Anti-Paros, un descendant du célèbre Panajotti, favori du visir Kropoli; cet intrépide vieillard avait puissament contribué au soulèvement de son pays, connu Byron, égalé Canaris; d'une finesse d'esprit exquise, d'un jugement droit et éprouvé, il me parla longuement de la Grèce, et jamais la position vraie de ce malheureux pays, son avenir, ses ressources, n'ont été plus poétiquement exposés que par ce vieux Grec à longs cheveux blancs, au cotume pittoresque, assis sur un fragment de marbre aux sculptures effacées, prophétisant l'avenir de cette nation, que fut toujours un prétexte dans les mains des puissances européennes. Je quittai, et ne vis plus qu'une fois cet homme extaordinaire: ce fut le lendemain du combat du 20 Octobre: il passait rapidement dans un canot le long de notre vaisseau, et se rendait, je crois, auprès de l'amiral, comme envoyé du gouvernement grec.[23]

Après ces événements certains Grecs illustres, semblables à des météores, traversèrent la vie de Sue et l'influencèrent malgré leur passage éphèmère. Il y eut aussi les brûlotiers, héros des mers hellènes que Sue ne connut que grâce aux textes orientalistes et dont il parle dans son ouvrage sur la marine ottomane.

Il s'agit de Canaris et Miaoulis dont le romancier fit des des- criptions élogieuses, oubliées aujourd'hui. Mais ces récits admiratifs ne con- stituent pas la preuve du philhellénisme de l'écrivain.[24]

Au contraire, il est certain que parfois Sue se montrait promusulman considérant que beaucoup de Turcs moralement parlant, valaient mieux que "cette espèce de vermine", les petits Grecs, que persécutaient férocement les catholiques! Il les comparait à des pirates, qui pillaient indistinctement les vaisseaux alliés et turcs; il désapprouvait leur attitude et en règle générale, il ne les appréciait pas; de toute façon il ne partageait pas l'admiration que lord Byron eut pour la Grèce. Selon ses récits mêmes, Eugène Sue, à cette époque, malgré l'influence byronienne, ne pouvait pas se montrer philhellène. Il ne fera aucun discours, aucum appel en faveur des Grecs parce que, tout simplement, il était jeune, bon vivant, et ne pensait qu'à son propre plaisir. Il se moquait même de l'esprit libéral du gouvernement français, soutenant la liberté des Grecs à Navarin. Il donnait tort au gouvernement d'avoir voulu défendre les Grecs que lui-même avait déja traitè de "vermine bien malfaisante". De plus, il n'était pas du tout d'accord avec l'idée répandue en France qu'il fallait secourir les faibles, dans ce cas-là les Grecs, car à l'époque ne pas aider les opprimés était considéré comme humiliant pour les Français.[25]

Le Turcs, par contre, il les trouvait pittoresques! Certes, Eugène Sue, à part son esprit de contradiction et de résistance que nous venons d'exposer, observait aussi les choses sous l'angle du dessinateur — peintre pour qui:

> La vie d'Orient! la vie d'Orient seule existe que ne soit pas une longue déception! Car là ne sont point de ces bonheurs en théorie, de ces félicités spéculatives; non! non! c'est un bonheur vrai, positif, prouvé.[23]

Le jeune Sue semblait alors enivré de l'Orient que suscitait bien des images poétiques: le tabac, le café, l'opium et le harem, mais ce n'etait pas par romantisme, c'était plutôt par goût personnel de jouir au maximum de la vie de Paris où se "héros" de Navarin oubliait Grecs et Turcs. Il alla jusqu'à vendre les objets ramenés d'Orient surtout les étoffes que faisaient rêver les femmes proches de son cercle amical. Le Coran ramené d'Orient suivit le même chemin. Enthousiaste et versatile, il n'arrivait pas encore à combiner théorie et pratique. Au temps du combat de Navarin Sue n'avait d'ailleurs que 23 ans, cet âge qui permet tout caprice comme rêver, dire et réfuter.[27]

Malgré tout, la composition du *Combat de Navarin*, réaliste en partie, relate d'abord une bataille navale conforme au devoir, faite au nom des rois et animée par la volonté de démonstration de la puissance royale contre le Sultan. Cette description prouve aussi la présence assidue de Sue à Navarin, ce qui apparaît dans la vivacité du récit, et son sang-froid devant le spectacle sanglant de ce combat naval. Tout déborde ainsi de vie et de vérité. En analysant l'oeuvre de ce "Parisien en mer" grecque, nous le verrons déjà "dessiner" à la fois l'aspect strict de l'histoire et le côté fantaisiste d'une composition à sa façon bien française où la Grèce et les Grecs sont pratiquement absents pour la simple raison qu'il ne voulut jamais adhérer à leur cause.[28]

Il est certain qu'en 1831 Eugène Sue voulait prouver qu'il était capable de rédiger une "bonne rédaction"! qu'il comptait l'inclure, plus tard, dans son oeuvre ambitieuse *L'Histoire de la marine française*. Déjà ses connaissances techniques, ses expériences personnelles et ses relations avec les cercles artistiques l'aidaient beaucoup dans son projet littéraire. Emile de Girardin, journaliste reputé par la suite, se chargera de publier ce texte en 1831 dans *La Mode*. Il figurait parmi les relations de Sue au nombre desquels on comptait également Honoré de Balzac.[29] Il le rencontrait avec ses amis Henri Monier et James Rousseau au siège de la revue *La Mode* ou à celui de *La Sithouette*.[30]

Grâce à ces connaisances et par l'intermédiaire de ces revues Eugène Sue essayait de "faire de la littérature" entraîné par ses amis. C'est ainsi qu'il publia dans la septième livraison de *La Mode* le compte-rendu, d'une exposition consacrée aux principales villes du monde, intitulé: "Alexandrie". Le jeune essayiste signe pour la première fois de son vrai nom et nous entraîne dans un "voyage enchanteur" à travers les tableaux des peintres Saint-Aulaire,

E. Isabey (sic) et Storelli. Les oeuvres exposés au Musée de la rue de Provence représentaient des pays très différents dont la Crète.[31] Sue dans cette prise de contact imaginaire, en 1829, avec cette île grecque, occupée alors par les Ottomans, semble bien connaître son histoire tourmentée. Il nous y transporte et nous fait voyager par l'imagination, il remonte le cours de l'histoire et il se rejouit de pouvoir publier dans une revue du monde élégant, *La Mode*. L'île de Crète fut le départ de sa carrière de critique d'art.

Il est connu que les écrivains romantiques, faisaient aussi en 1828-29 souvent mention, dans leurs oeuvres, de la Grèce et les exploits des Grecs modernes. Nous avons déjà parlè de Victor Hugo que ne l'ayant jamais visitée honora la Grèce moderne dans *Les Orientales* par la description de braves gens, comme le bon Canaris provoquant l'incendie des vaisseaux ennemis. Seule son imagination inventait l'existence de son héros Canaris sur le sol grec et il le voyait lutter vaillamment contre les Turcs au moyen des brûlots. Suivant cet exemple Eugème Sue se contenta de rêver lui aussi à un voyage enchanteur à travers certains tableaux exposés en 1829 à Paris. C'est ainsi qu'il passa en imagination par l'île de Crète où il vit le croissant ottoman remplacer la croix chrétienne de l'orthodoxie sur les remparts de La Canée!

Cette publication de *La Mode* constitue la première participation officielle de Sue à l'univers des lettres et, à cette époque le futur "grand"écrivain populaire se déclarait être homme du monde et non homme de lettres se consacrant exclusivement à la littérature. Il traversait une période heureuse et faste menant le vie de dandy, s'abandonnant aux frivolités d'une vie sans soucis, riche qu'il était grâce à deux héritages. Il lisait alors les romans maritimes de Fenimor Cooper dont il était un fervent admirateur et dont il s'inspira.

Tout en se voulant dilettante, il se liait d'amitié avec l'élite française et recevait les éloges de certains écrivains, ainsi Balzac qui fit paraître une bonne critique dans le *Traité de la vie élégante*: "Un de nos meilleurs amis, M. Eugène Sue, aussi remarquable par l'élégance de son style et l'originalité de ses aperçus, que par un goût exquis des choses, par une merveilleuse entente de la vie, nous a promis la communication de ses remarques par un chapite intitulé: 'De l'impertinence considérée dans ses rapports avec la morale, la religion, la politique, les arts et la littérature'".

Mai Sue savait lui aussi flatter ses connaissances, nous en avons une preuve avec cet article sur Lamartine publié dans *La Mode*: "Maintenant il est bien averé que M. de Lamartine n'est pas un jésuite, il ne nous reste

qu'un fait à constater, c'est l'immense succès des *Harmonies politiques et religieuses*", article qui marque le début de rapports très cordiaux. C'est une aimable complicité entre auteurs qui aida la vocation littéraire de Sue; ce dilettante qui entre de cette façon en littérature, commence à mentionner dans ces oeuvres l'Orient et la Grèce, sans cependant les choisir comme centre d'intérêt. Plus soucieux de vivre au gré de ses plaisirs que de militer en faveur de l'hellénisme, la Grèce n'est qu'un décor, qu'un cadre à ses romans suivant en cela le goût de ses contemporains pour l'orientalisme et rien de plus. De 1830 à 1838 il sera l'homme du monde tenté par le roman, désirant devenir le Cooper français; il se mêlera donc à la vie littéraire, qu'il commence à considérer comme aussi nécesaire que la vie mondaine déjà pleinement vécue. Héritier d'une grande fortune il peut se permettre d'abandonner son service dans la marine de guerre française sans craindre les soucis matériels.[32]

C'est dans ces conditions qu'il entreprend *Le Combal de Navarin*. Il a alors vingt-six ans, il est jeune, beau et libre, il jouit d'une solide santé, d'un caractère très gai, et d'un grand élan vital accompagné d'un étonnant dynamisme. Toutes ces caractéristiques nous les rencontrons dans les récits de ces années-là où s'entrecroisent la valse des écus et la valse des romans grâce à sa mémoire que lui permet de mettre en scène personnages, décors et traits de moeurs orientales et occidientales.

Donc l'expérience vécue à Navarin, où Sue vit de ses propres yeux la mer et les côtes grecques, les entreprises navales des alliés occidentaux, Français, Anglais et Russes, n'attendait que le moment propice pour resurgir sous la plume de l'écrivain. En analysant avec attention la construction de son roman *Le Combat de Navarin* nous constatons que Sue commence sa composition par une présentation quasi photographique: les détails descriptifs, la topographie, les particularités géologiques du Péloponnèse, la position des deux flottes adverses correspondent à la réalité que l'écrivain ne put connaître que par ouï-dire[34] étant donné les circonstaces et son rôle lors de sa présence à Navarin, quand la flotte turco-égyptienne, aux signaux multicolores, attendait, à l'entrée du bassin, la flotte des Alliés:

> Par un jolie brise de sud-est, les escadres alliées croisaient devant la baie de Navarin. Tantôt on découvrait des maisons blanches, des palmiers, des terrasses; tantôt les hauts rochers de l'île Sphactérie dérobaient à tous les yeux l'entrée du bassin où la flotte-égyptienne était alors mouillée; car on voyait par instant, ses mille mâts se dresser au-dessus des montagnes avec leurs pavillons rouges et leurs signaux de toutes couleurs. Les Anglais occupaient la droite de la ligne, les Français le centre, les Russes la gauche.[35]

Toujours indifférent à la cause grecque Sue préfère décrite les couleurs et la pureté de l'aube sur la région de Navarin non seulement en journaliste mais aussi en peintre expressionniste. Il rend compte de l'état psychologique des soldats à bord de son bateau: fluctuations des sentiments, haute exaltation des guerriers cédant la place à l'abattement, la peur et l'angoisse, enfin la mélancolie et la sagesse.[36] L'écrivain ne dépeint jamais la douleur et la tristesse des Grecs mais seulement la joie née de la victoire des alliés que vient réveiller l'enthousiasme de sa description:

> Nous nous revîmes tous, et il faut savoir avec quel plaisir on se retrouve, on se serre la main après avoir lutté pendant cinq heures contre un péril imminent. Aussi ce fut du plus profond du coeur que chacum félicita son camarade de son bonheur.[37]

Le descriptions à caractère géographique, ne sont pas du tout fantaisistes, elles correspondent à l'emplacement de Pylos. Comme exemple nous citons l'évocation de la rade, au paysage magnifique, que Sue trouve très resserée pour contenir les évolutions de nombreux bâtiments de guerre:

> On doublait alors la pointe et l'on put apercevoir la ville et les forts qui s'élevaient en amphithéâtre, et *sur la cité l'escadre turco-égyptienne embossée en fer à cheval, ayant à droite trois vaisseaux de ligne*, au fond vingt *frégates* de 60, et sur la gauche d'autres *frégates* d'un moindre calibre, puis des *corvettes* et des *briks* qui, formant une seconde et *une troisième ligne d'embossage*, devaient par leurs feux croisés soutenir les navites du premier rang. Jamais, je crois, de mémoire de marin, on n'avait vu un tel nombre de vaisseaux de guerre resserrés dans un aussi petit espace, dans une baite qui n'avait pas une lieue le profondeur.[38]

Ce récit révèle aussi, dans certains passages, un Eugène Sue romantique, ayant subi l'influence des grands maîtres contemporains, mais en même temps est mis en lumière le goût de l'auteur pour les détails impressionnants, qui sont rapportés en partie par la presse de 1827. Ainsi la description précédente prouve que cet écrivain dut recourir aux journaux de l'époque:

> Les Turcs avaient formé une *ligne d'embossage en fer à cheval*, sur *le contour de la baie, en triple ligne, formant un total de trois vaisseaux de ligne*, un vaisseau rasé, seize *frégates*, vingt-sept grandes *corvettes* et autant de *bricks*.[39]

Aucune mention sur les mouvements des bateaux grecs mais seulement des renseignements précis sur les mouvements des bâtiments de guerre alliés, le 20 Octobre 1827:

> Il était alors midi; on vira de bord afin de ranger la côte de Morée et doubler le pointe qui cache les fortifications de Navarin et forme l'entrée de la baie. Cette manoeuvre était claire et significative, mais quand *L'Asia*, portant le pavillon amiral anglais, suivi du *Genoa* et de *L'Albion*, donna dans la passe, on ne conserva plus de doute sur l'issu de l'événement. Après eux venait *La Syrène*. A une légère embardée que fit *Le Breslaw* on put la voir un instant, marchant avec grâce sous ses hupiers et se dressant sous son pavillon.[40]

Cette présentation détaillée d'un moment précis de la bataille dépasse les informations très succintes de la presse de l'époque. Cependant on peut réveler là encore des ressemblances certaines:

> Le 20, à midi, le vent se trouvant favorable, les signaux de préparation furent faits; chacun prit son poste, le vaiseau amiral anglais *L'Asia* en tête, suivi de *L'Albion* et du *Genoa*, la frégata *La Syrène*, portant pavillon de l'amiral Rigny,[41] *Le Scipion, Le Trident,* et *Le Breslaw*, puis l'amiral russe comte Heyden, suivi de trois vaisseaux et de quatre frégates.[42]

Bien des articles parus dans la presse française ont contribué à la composition du *Combat de Navarin* et pas seulement le souvenir des impressions ressenties. Car la bonne mémoire d'Eugène Sue n'aurait pas suffi à garder avec netteté toutes les précisions et les détails du combat. Certes les émotions vécues, in situ, jouèrent un rôle complémentaire, l'acteur rejoint le journaliste pour donner naissance à l'homme de lettres qui utilise la Grèce comme un simple décor.[43] Ce décor n'est qu'un bon pretexte à démontrer sa familiarité avec l'univers de la mer: emploi d'un vocabulaire marin, argorique et technique, termes et expressions appartenant au monde maritime mais sa relation des discussions tenues entre commandant et matelots, entre matelots et mousses, ne concernent que les Français, et tout tourne autour de la France et du rôle qu'elle a joué sur ces rivages grecs du Péloponnèse. Ce n'est qu'à un seul moment du récit que Sue montre un esprit antigrec. L'idée de philhellénisme, si on peut appeler ainsi la défence et l'illustration des intérêts français à Navarin, était inacceptable pour lui et il n'admettait pas les positions du gouvernement français:

> il paraît que ces caïmans de Turcs ont tout mis vent dessus vent dedans chez les Grecs, qui, d'un autre côté, sont une espèce de vermine bien malfaisante [...]. Mais vous me direz à ça, la liberté [...]. Car le gouvernement est dans sont tort [...]. Et c'est humiliant pour un Français de voir [...].[44]

Tous les détails cités ne concernent que les Français et certainement se rapprochent des informations données par *Le Moniteur universel* à la seule différence que Eugène Sue, marqué par le spectacle terrible et effreux de la

guerre, se souvient des images qui accentuent la réalité des événements décrits.[45] Il y ajoute sa sensibilité due à une expérience vécue. C'est grâce à elle qu'il décrit l'héroisme des Français, les habitudes de ses compatriotes, leur humour, leurs qualités ou leurs défauts. Il se montre élogieux uniquement pour ses camarades et rapporte des dialogues savoureux entre marins français.[46]

Peu lui importe le mouvement philhellène à Paris. Seule l'intéresse la manifestation de ses talents littéraires qui l'inclinent plus à l'écriture qu'à la chirurgie. Par ailleurs la vocation du narrateur pour la peinture joue un rôle primordial dans la composition de son oeuvre où Sue transforme, bien des fois, son récit, en oeuvre picturale, telle que la description d'une batterie de trente-six où l'oeil du peintre se sensibilise à la lumière "à la Rembrandt".[47] Il est en cela influencé par ses amis peintres dont Gudin.

Bien d'autres exemples figurent tout du long de cette oeuvre romanesque, "illustrée", ditait-on. En effet le dessin fut pour lui une agréable distraction. Il dessinait partout! On dit à ce propos qu'en rencontrant son ami Dumas dans une rue près de la Madeleine, à Paris, Eugène Sue pour montrer son habilité, dessina un cheval sur un mur en utilisant du vernis noir et une brosse à cirer des bottes. Ce dessin y resta longtemps jusqu'au moment où la rue fut détruite par le fameux Haussmann.[48]

Pour achever ce rapide exposé sur la présence de la Grèce dans *Navarin* nous dirons que dans les moindres détails de la structure de cette oeuvre l'écrivain ne manifeste aucun sentiment philhellène: il se comporte en apprenti littéraire qui exploite ses propres expériences vécues au cours d'un évenement survenu en territoire grec. Témoin occulaire il exploite aussi la presse de son temps pour rendre son récit plus convaincant. C'est uniquement le hasard, qui le pousse sur les rivages du Péloponnèse, et ce ne sont que les vaisseaux turcs qui l'impressionnent par les figures de proue, les silhouettes parfois grotesques ou archaïques, et les ornements rares et effrayants qu'il charge d'une intense symbolisation.[49]

Ces navites turcs, il les trouvait insolites parce qu'ils provoquaient chez lui des sentiments d'inquiétude auxquels s'ajoutaient les souvenirs de ses lectures relatives soit aux événements historiques de l'ancienne Lepante, soit à ceux de l'Insurrection grecque. Sue, en 1827 avait déjà remarqué les sculptures des bateaux. Elles devinrent pour lui une sorte d'obsession et elles entretinrent les vieilles hantises de l'époque où la Méditerranée constituait une sorte de grand lac sillonné seulement par les navires musulmans. Il y voyait l'influence orientale, la différence de civilisation et de conception

esthétique. C'est pourquoi il insiste sur la description de cette chimère: se dressant à l'avant du bateau, elle déclinait un message de protection s'identifiant ainsi à la vie et en même temps une menace pour le vie s'indetifiant aussi à la mort.[50]

En définitive la parution de cette oeuvre n'est due seulement qu'à la visite de l'exposition déjà citée des gravures sur Navarin. De là lui vint le désir de rendre par la plume l'énénement historique. Le roman n'est inspiré par aucun esprit philhellène. On n'y décèle aucune intention de ce genre mais, au contraire, des réflexions antigrecques s'y lisent alors que certains intellectuels Grecs ont voulu voir en Sue un philhellène du fait de sa participation à la célèbre bataille.

Ce récit mineur reste à l'heure actuelle aussi peu connu que son auteur. Sa seule qualité fut d'offrir un "spectacle" fantasmagorique qui excita la curiosité des amateurs de romans maritimes, avides de lire de nouvelles aventures passionnantes. L'auteur utilisa cette composition pour témoigner de sa manière de penser et de vivre en artiste. Cette évocation de Navarin, en 1831, contitue seulement la preuve de l'influence de l'oeuvre maritime de Byron et de Cooper sur l'auteur.

*Kardiki* est un autre roman mineur, relatif également aux Grecs opprimés. Une approche rapide de cette oeuvre nous révèlera un Sue tel qu'il était et non pas tel que certains intellectuels Grecs ont voulu le voir surtout après son formidable triomphe des *Mystères de Paris et du Juif errant*, les seuls romans qui donnèrent la célébrité à Sue et rendirent légendaire sa vie de jeune homme.[51]

En 1839, date de la parution de *Kardiki*, roman historique qui se déroule également en terre épirote grecque, l'auteur décrit les souffrances des Grecs réduits à l'esclavage par Ali pacha et sa famile. Son récit est fortement inspiré par les documents historiques. Sue s'y réfère sans cesse, il les plagie de façon provocante, n'ayant qu'une seule idée en tête: composer rapidement son roman feuilleton pour *La Presse*, ce qui lui permettrait de rembourser ses dettes, énormes déjà en 1839. Le roman *Kardiki* se prêtait certes au goût du public mais le seul but du romancier était de sortir d'une situation difficile. A l'opulence temporaire des années 1830-38 vont succéder en effet les privations qui orientent Sue vers l'écriture des romans-feuilletons afin de subsister.

En ces années-là la presse bon marché se développait d'où la naissance du roman-feulleton, une véritable production... "industrielle" ravissant la sensibilité des lecteurs. Les sous-genres dégradés des romans historiques et sociaux commençaient à paraître. Ils sont tous d'une médiocre qualité

littéraire, faisant maladroitement intervenir des solutions imprévisibles à l'imagination du lecteur. C'est le cas de Sue en 1839 quand il compose son *Kardiki*.

Dans ce but il choisit pour *La Presse*[52] une histoire attrayante, susceptible d'intéresser un large public. L'action se déroulait en Epire, où un gouverneur tyrannique, Ali pacha, imposait sa loi souvent accablante pour les Grecs réduits en esclavage. Sue avait choisi cette histoire dramatique comme sujet non pas pour susciter les sentiments de sympathie de la part de ses compatriotes en faveur des Epirotes Grecs opprimés mais par la nécessité de composer rapidement une oeuvre en se référant à des sources très accessibles.

Certes il avait été aidé dans sa tâche par des livres illustrant l'histoire de l'Epire à la fin du 18e et au début du 19e siècle. En particulier les oeuvres volumineuses de Pouqueville, consul de France à Janina durant le règne d'Ali pacha, furent à la base de la composition, soi-disant littéraire, de Sue. C'est de là qu'il tire les matériaux nécessaires à l'écriture de son roman. L'histoire horrible de toute la famille d'Ali pacha existe telle quelle dans les pages de Pouqueville. Sue y puise à satiété pour enrichir les sourses de sa vive imagination et rendre son roman attrayant; il plagie parfois des paragraphes entiers sans même les refondre ou les retravailler! tenaillé qu'il était par les dettes, en 1838, il lui restait seulement quinze mille francs et il en devait cent trente mille selon les chiffres donnés par Dumas.

Dans *Kardiki* le romancier n'obéit pas à des sentiments philhellènes. Certes la description des souffrances des Epirotes est empruntée directement à une oeuvre philhellène. Mais angoissé par des difficultés matérielles, Sue n'avait pas beaucoup de temps pour choisir son sujet et surtout pour le traiter convenablement et le développer. Cette passe difficile l'obligeait à régler sa situation financière lui imposant des contingences matérielles, loin de lui les préoccupations idéologiques. Le sujet de *Kardiki* était facile à rédiger grâce à la source principale qui l'alimentait, c'est-à-dire grâce à *La Régénération de la Grèce*. Cette oeuvre "monumentale" de Pouqueville offrit non seulement une grande partie des bases de la nouvelle oeuvre, mais aussi une grande partie du plan et bien des détails de la composition. Cependant, dans son désir d'imiter l'art personnel de Walter Scott, Eugène Sue entassa pêle-mêle les références de Pouqueville, c'est pourquoi les lecteurs n'apprécièrent nullement ce roman historique.

La renommée d' Eugène Sue en Grèce s'etait pourtant répandue après le triomphe des *Mystères de Paris* (1843), et du *Juif errant* (1845).[53] Les intellectuels grecs commencèrent la traduction de ses romans et les tra-

ducteurs, pour attirer davantage de lecteurs, lui dédicacèrent un des ouvrages louant son philhellénisme puisque combattant à Navarin pour la liberté de la Grèce![54]

D'autres intellectuels Crecs s'intéressèrent aux idées socialistes développées par l'écrivain français. Ils traduisirent alors des oeuvres mineures comme *Paula Monti* ou *L'hôtel Lambert* où, en introduction, le traducteur grec, anonyme par mesure de prudence, fait l'apologie des idées libérales, même démocrates-socialistes d'Eugène Sue, idées révolutionnaires dans la Grèce sous le despotisme du roi Othon de Bavière. Grâce à sa qualité de socialiste Sue remporte alors un grand succès, incroyable en Grèce si l'on en juge par la liste des lecteurs, abonnés à la traduction de l'édition grecque de *Paula Monti*. De toute façon certains intellectuels Grecs militant contre l'autoritarisme du régime en place voulurent voir en la personne de Sue un symbole et l'utiliser soit contre la tyrannie ottomane, soit contre l'esprit conservateur des bien pensants. Les nombreuses traductions des romans de Sue en Grèce en constituent la preuve incontestable.

Après avoir brièvement présenté certains détails de la vie et de l'oeuvre de l'auteur, il nous est impossible de croire au philhellénisme de Sue. Il ne s'intéressait qu'à lui-même, la Grèce ou les Grecs lui étaient indifférents. L'idée contraire fut néanmoins soutenue par les seuls intellectuels Grecs du XIXe siècle. Les uns virent en Sue le participant à la bataille de Navarin, le philhellène combattant pour leur liberté, les autres aprrécièrent le socialiste qui lança ses foudres contre le pouvoir monarchique conservateur. Dans les deux cas, l'esprit libéral grec exploitait la renommée de Sue et le transformant en mythe, l'utilisait à sa guisse: soit pour diffuser à travers lui des idées libérales soit pour augmenter la vente des traductions: c'est ainsi que Sue devint en Grèce, à cette époque une figure marquante pour le peuple ainsi que pour les intellecruels Grecs qui retrouvèrent en sa personne un modèle et un soutien idéologique dans leur combat social. Pourra-t-on parler de la grécité de Sue sans transformer les données hitorico-littéraires?

Par cette présentation nous espérons avoir révelé un nouveau point de vue sur les acrivités socio-littéraires d'Eugène Sue en rapport avec l'histoire de l'hellénisme.

## Notes

1. Les historiens de la littérature ont longtemps négtigé Eugène Sue. Voir Roger RIPOLL, "Eugène Sue", in *Europe*, 643-44 (1982)3.

2. Georges JARBINET, *Les Mystères de Paris d'Eugène Sue*, Paris, Sociéte Françaice d'Editions, 1932, p. 10, Jean-Louis BORY: *Eugène Sue*, le roi du roman porulaire, Paris, Hachette, 1962, p. 17, Monique BROSSE: *La Littérature de la mer en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis (1829-1870)*, thèse de doctoral d'Etat Paris IV, 9 Octobre 1978, p. 75, et A.-P. SÉGALEN: "Eugène Sue et la mer", *Cahiers de l'Iroise*, 1 (1987) 16.

3. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 19.

4. *Ibidem*, p. 59.

5. Cette colère dut-elle avoir une autre cause? Nous n'en savons rien encore.

6. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 69-77, et J. PAPIN, "Le Premier Eugène Sue", *Cahiers pour la littérature populaire*, 12 (1990) 18.

7. M. BROSSE, *op. cit.*, p. 76, et R. GUISE, "Les débuts littéraires d'Eugène Sue", *Europe*, 643-44 (1982) 9.

8. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 80, et Archives Nationales-Paris, Fonds Marine BB 19, *Registre matricule des mouvements et des armements de bâtiments de guerre 1823-1829*.

9. *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους* (*Histoire de la Nation grecque*) t. 12, p. 461-68, et Fani-Maria TSIGAKOU, *La Grèce retrouvée*, Paris, Seghers, 1984, p. 61.

10. En fait cette bataille navale de Navarin avait commencé à 14h 30 pour se terminer avec le crépuscule. Elle était ressentie par les philhellènes comme une immense victoire. Cf. P. GINISTY, *Eugène Sue*, Paris, Berger, 1929, p. 40, V. HUGO, *Les Orientales*, Paris, Bibliothèque de la Pléïade, 1964, Notes et Variantes, p. 1311, et Jean DIMAKIS, *La Presse française face à la chute de Missolonghi et la bataille navale de Navarin*, Thesaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, p. 104.

11. Mais, plus tard, il le reprendrait sous le titre *Le Présage*.

12. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 81-82.

13. A.-P. SÉGALEN, op. cit., p. 17-18.

14. Docteur BRÉMOND, "Les Evadés de la Médecine", dans *Chronique médicale*, 1 avril 1904, 1 août 1924, cité aussi dans J.-L. BORY, *op. cit.* passim (70, 82, 84, 101).

15. Eugène SUE, "Le Combat de Navarin", dans *La Mode*, t. 6e (1831) p. 206.

16. V. HUGO, *op. cit.*, p. 1311.

17. *Ibidem*, p. 607-15, et M. Brosse: *op. cit.*, p. 427.

18. *Ibidem*, p. 482, note 344 .

19. Fani-Maria TSIGAKOU, *La Grèce retrouvée*, Paris, Seghers, 1984, p. 61, rapporte: "En 1828, une foule dense afflue au panorama de la *Bataille de Navarin*, exposé par Robert Burford au Strand à Londres. Paris n'est pas en reste, le panorama de Charles Langlois date de 1831".

20. Eugène SUE, *op. cit.*, p. 208, et J.-L. BORY: *op. cit.*, p. 125.

21. A.-P. SÉGALEN, *op. cit.*, p. 19.

22. Eugène SUE, *La Coucaratcha*, Paris, Rouff, s. d, p. 9.

23. Eugène SUE, *Atar-Gull*, Paris, Garnier, 1979, p. 10-11.

24. *Ibidem*, p. 11.

25. Eugène SUE, *Le Combat*, *op. cit.*, p. 188.

26. J.-L. BORY: *op. cit.*, p. 83.

27. *Ibidem*, p. 84.

28. *Ibidem*, p. 82.

29. Cette relation débute en 1829.

30. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 93.

31. Eugène SUE, *Alexandrie dans la revue* La Mode, t. I (1829), p. 162-63.

32. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 98.

33. *Ibidem*, p. 104, et J.-L. BORY, *Eugène Sue* (Les plus belles pages), Paris, Mercure de France, 1963, p. 10.

34. Cette description de Sue doit être inspirée d'une correspondance pariculière, en provenance de Zante (23 octobre 1827), publiée dans le *Courrier français* du 10 novembre 1827 qui "donne d'intéressants rensei-

gnements sur la topographie de Navarin et sur la fortification de l'endroit, ainsi que sur la position des flottes adversaires et les circonstances qui ont provoqué la confrontation". Voir Jean DIMAKIS, *op. cit.*, p. 104.

35. Eugène SUE, *Le Combat...*, op. cit., p. 185.

36. Eugène SUE, *op. cit.*, p. 194-95.

37. *Ibidem*, p. 203.

38. *Ibidem*, p. 198.

39. Cf. "Le Moniteur Universel", *Journal de Paris*, 9 novembre 1827.

40. Eugène SUE, *op. cit.*, p. 197.

41. Le traité philhellène n'a pas été trompeur, s'écrie le *Journal des Débats* du 9 novembre 1827. Il exalte le rôle de l'amiral français de Rigny. Le lendemain ce même journal établit les responsabilités françaises et fait "honneur au courage de l'habile amiral de Rigny et des capitaines de son escadre qui ont noblement soutenu l'honneur des pavillons de Françe".

42. *Le Moniteur Universel*, le 9 novembre 1827.

43. *Ibidem*, et Eugène SUE, *op. cit.*, p. 109.

44. *Ibidem*, p. 188.

45. "Notre escadre a eu 45 hommes tués et 117 blessés. M. de la Bretonière, capitaine de vaisseau, a été légèrement blessé", E. SUE, *op. cit.*, 201-202, et *Le Moniteur Universel*, le 9 novembre 1827.

46. M. BROSSE, *op. cit.*, p. 704.

47. *Ibidem*, p. 195.

48. J.-L. BORY, *op. cit.*, p. 86.

49. M. BROSSE, *op. cit.*, p. 499.

50. *Ibidem*, p. 589.

51. J.-L. BORY, *op. cit.*, 101.

52. A noter que les romantiques des années 1830 essayaient depuis un moment de dépasser le cadre intellectuel à la mode (salons et cercles de la bourgeoisie intellectuelle) pour atteindre le vaste public qui eut finalement, en 1836, le plaisir de voir Emile de Girardin lancer un journal, *La Presse*, vendu à la moitiè du prix normal, grâce à la publicité payante. Cf. Robert MARTY, *Découvrir le Roman populaire*, Paris, Seghers, 1976, p. 8, Yves OLIVIER-MARTIN, *Histoire du ROMAN POPULAIRE en France*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 16, et Lise QUEFFÉLEC, *Le Romanfeuilleton français au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 9-11.

53. Notons que les oeuvres littéraires de Sue, avant la publication des *Mystères de Paris* et du *Juif errant*, ne constituaient que des oeuvres mineures et insignifiantes. Cf. "Le Feuilleton parisien sous le Monarchie de Juillet", in *Bulletin des Amis du roman populaire*, 11 (1989) 76, et Yannis A. Skourtis: Eugène Sue, in *Cahiers pour la Littérature Popuraire*, 14 (1993) 16-17.

54. Voir les journaux d'Athènes: ATHENA (Mercredi, le 13 juin 1845), ELPIS (Jeudi, le 21 juin 1845), et Marie-Pascale Macia WIDEMANN: "Le Comité philhellénique et la politique intérieure française (1824-1829)", in *Revue de la Société de la Restauration et de la Monarchie constitutionnelle*, 5(1991) 34.

## Περίληψη

Ι. ΣΚΟΥΡΤΗΣ, *Η Ελλάδα και ο Eugène Sue*

Ποια τα αισθήματα του Eugène Sue για την Ελλάδα;

Με βάση αυτό το ερώτημα ερευνάται η ζωή του συγγραφέα για να βρεθούν οι δεσμοί του

με την Ελλάδα, και γίνεται επίσης αναφορά σε συγκεκριμένο έργο του, που τιτλοφορείται *La Bataille de Navarin*.

Σύμφωνα με τα γαλλικά Ναυτικά Αρχεία, ο Sue, προερχόμενος από το Αλγέρι, πέρασε πρώτα από τις Κυκλάδες με κατεύθυνση το Ναυαρίνο, όπου στα 1827 το πλοίο στο οποίο επέβαινε πήρε μέρος στην περίφημη ομώνυμη ναυμαχία.

Οι Έλληνες λόγιοι πληροφορήθηκαν ότι ο Γάλλος λογοτέχνης συμμετείχε ως ιατρός στη ναυμαχία του Ναυαρίνου πάνω σ' ένα πολεμικό πλοίο του γαλλικού Ναυτικού, και για το γεγονός αυτό, χωρίς να λάβουν υπόψη τους ότι ο Sue επιβιβάσθηκε στο καράβι για να αποφύγει την πατρική οργή, τον χαρακτήρισαν ως φιλέλληνα.

Ο Sue όμως κυριολεκτικά αδιαφόρησε κατά τη διεξαγωγή της μάχης για την Ελλάδα και τους Έλληνες, μα και αμέσως μετά τη μάχη δεν προέβη σε καμιά εκδήλωση φιλελληνικών αισθημάτων ή στη σύνθεση έργου με σκοπό να υμνήσει την Ελλάδα και τους Νεοέλληνες. Κυριολεκτικά αδιαφόρησε για τη χώρα αυτή και τους κατοίκους της για να επιδοθεί στην καλοζωία, εγκαταλείποντας το γαλλικό Ναυτικό, αφού έγινε πλούσιος από κληρονομιές συγγενών του.

Πολύ αργότερα θυμήθηκε αναγκαστικά τα γεγονότα του Ναυαρίνου, όταν χρειάστηκε να γράψει έργο για να προβληθεί ο ίδιος στο λογοτεχνικό στερέωμα, παρακινούμενος από τους φίλους του. Και τότε μόνον συνέθεσε το έργο *La Bataille de Navarin*, που ανταποκρινόταν στις ικανότητές του, μια και ο Sue δεν είχε άλλες ιδέες κατά νου. Οι λογοτεχνικές του λοιπόν φιλοδοξίες τον προσανατόλισαν στο θέμα της περιγραφής της ναυμαχίας, και όχι η αγάπη του για την Ελλάδα ή τους Έλληνες, χωρίς βέβαια να λησμονούμε ότι μια συγκεκριμένη έκθεση ζωγραφικής στο Παρίσι αποτέλεσε το κύριο έναυσμα για σύνθεση αυτού του λογοτεχνικού έργου.

Καμιά λοιπόν φιλελληνική σκέψη δεν διακατείχε τον Sue στα 1831, αλλά και λίγα χρόνια αργότερα με τη δημοσίευση του έργου του *Kardiki*, που το έγραψε βιαστικά για να κερδίσει τη ζωή του και όχι για να προβάλει τη βασανισμένη από τον οθωμανικό ζυγό Ελλάδα.

Η προβολή του Sue στην Ελλάδα και ο χαρακτηρισμός του ως φιλέλληνα έγινε μόνον από τους Έλληνες μεταφραστές των έργων του, που τον περιέβαλαν με τον μανδύα του φιλέλληνα για να πουλήσουν, μεταξύ άλλων, τα μεταφρασμένα *Μυστήρια των Παρισίων* και τον *Περιπλανώμενο Ιουδαίο*.

Τα ιστορικολογοτεχνικά δεδομένα και το αρχειακό υλικό δεν επιτρέπουν να υποστηρίζουμε ιδιαίτερους δεσμούς του Sue με την Ελλάδα και τους Έλληνες.